

Dans la partie finale de l'ouvrage, l'auteur décrit la façon dont s'organise le travail en l'absence du patron ou des cadres dirigeants. C'est sans doute l'un des aspects les plus intéressants du livre. Rien en effet ne prépare les ouvriers à trouver les solutions aux problèmes de gestion courants : le personnel manque, la clientèle doit être reconstituée, les machines et les capitaux doivent être fournis et il faut préparer le futur par des investissements. Dans l'un des sites, l'égalité et la prise de décision collective sont imposées : système lourd mais légitimant. Dans l'autre, c'est le conseil d'administration, dirigé par un ancien cadre, qui prend l'essentiel des décisions. Dans les deux cas, l'égalité des salaires est décidée. Ces impératifs idéologiques ne vont pas sans créer des tensions : les ouvriers méritants ou anciens se sentent dévalorisés, les décisions d'investissement sont contestées, on cherche des boucs émissaires. Et puis les bénéficiaires se font attendre ; on travaille beaucoup pour pas grand-chose et les salariés doivent consentir à leur « auto-exploitation ». Face à tous ces problèmes, une partie du personnel se réfugie dans le zèle au travail qui entre en résonance avec les pratiques anciennes, rassure, rétablit la dignité.

L'étude que nous propose M. Quijoux constitue une plongée en profondeur dans le monde des petites usines argentines. C'est sur la base de cette connaissance intime qu'il nous propose une vision originale du phénomène de la récupération. On voit dans cet ouvrage des ouvriers qui n'agissent pas en fonction de grands impératifs politiques mais tissent collectivement, et dans le déchirement parfois, une solution au grand drame de leur vie professionnelle — la fermeture de leur usine. La dimension culturelle du travail est mise en avant par l'auteur au détriment des aspects politiques du phénomène. Bien sûr, le lecteur perd en hauteur de vue ce qu'il gagne en finesse de grain dans la description. On ne trouvera donc pas un tableau complet de la situation économique et industrielle de l'Argentine, ni une théorie de la récupération d'usine. Mais l'ouvrage propose une version convaincante d'un phénomène difficile à comprendre de l'extérieur. En même temps, il soutient une méthode : partir des acteurs, de leurs parcours, de la signification qu'ils investissent dans leur vie au travail. Chaque cas est spécifique, notamment par les liens qui se sont tissés entre les patrons et les salariés et l'impact de la crise sur ces mêmes salariés. L'originalité de la thèse et la précision des données ethnographiques feront probablement du livre de M. Quijoux un texte indispensable à tout débat sur la question de l'autogestion ouvrière.

Christophe Brochier

Université Paris 8, 2, rue de la Liberté, 93526 Saint-Denis cedex 02, France

Adresse e-mail : chrisbrochier@yahoo.com

Disponible sur Internet le 20 janvier 2014

<http://dx.doi.org/10.1016/j.socotra.2013.12.018>

Le temps fractionné. Multiactivité et création de soi, P. Cingolani. Armand Colin, Paris (2012). 224 p.

Il n'est pas rare que la modernité soit analysée au travers des transformations de l'expérience du temps, ne serait-ce que pour montrer que celle-ci est construite socialement¹. Ainsi récemment, Harmut Rosa a fait de l'accélération du temps une expérience majeure de la modernité². Patrick Cingolani opère ici un pas de côté, offrant une analyse complémentaire sur le sujet, réalisée à partir de nombreuses recherches menées ou coordonnées par lui. En effet, il ne décrit pas tant une accélération du temps qu'un enchevêtrement des différentes activités, qui « éclate » l'expérience temporelle de l'individu moderne et affecte sa construction identitaire.

¹ N. Elias, 1984. *Du temps*. Fayard, Paris.

² H. Rosa, 2010. *Accélération : une critique sociale du temps*. La Découverte, Paris.

La première partie de l'ouvrage montre comment le rapport à la précarité et à la flexibilité qu'elle suppose dépend de la socialisation et de la construction identitaire. Pour l'auteur, on assiste à un changement de « style identitaire » dû au fait que « le travail s'excentre, et dans la construction des sociabilités et dans la construction des luttes » (p. 17). Il confronte les expériences de précarité des travailleurs du bâtiment et celles des salariés de la grande distribution culturelle. Pour ces derniers, l'auteur met en avant que leur socialisation scolaire et l'importance qu'ils accordent à la culture et à l'urbain leur permet de se construire une identité multiactive, par opposition à une identité qui serait centrée principalement sur le travail — le travail ayant dès lors pour eux tendance à devenir une activité comme les autres (loisirs, formation, vie familiale, etc.). Ceci constitue un contrepoint intéressant et complémentaire aux travaux qui analysent les phénomènes de multiactivité dans un cadre strictement professionnel. Pour expliquer ce phénomène, P. Cingolani ne se contente pas d'invoquer la scolarisation de masse et ses effets en termes de socialisation alternative à la socialisation primaire. Les activités périscolaires jouent également un grand rôle, tant en termes de socialisation que de construction identitaire : elles sont l'occasion non seulement d'un « épanouissement périphérique aux études » mais aussi de l'apprentissage d'une « capacité de repérage dans le temps » et d'une capacité à organiser ces temps pluriels. Il existe de profondes inégalités devant ces activités scolaires et périscolaires, qui peuvent préfigurer des divergences entre ceux qui arrivent à retourner de manière positive l'expérience de la flexibilité et ceux qui l'éprouvent sur le mode de l'aliénation.

Les deux autres parties de l'ouvrage sont construites autour de trois expériences biographiques fondamentales de la multiactivité : celles de l'étudiant, du jeune parent et du retraité. Ces trois figures permettent de mettre en évidence la construction progressive et située des rapports individuels au temps. Dans ces moments de la vie où le travail perd de sa centralité, les personnes doivent composer avec d'autres régimes de temporalité aux exigences propres et parfois contradictoires avec celles du travail. L'auteur montre également que la charge accrue de rationalisation du temps qui pèse sur les individus n'est pas le seul fait de l'extension des rapports marchands, mais qu'elle est également liée à la crise des contraintes normatives et des communautés (p. 125).

Toutes ces analyses, à l'argumentation fine et souvent originale, sont au service de la critique d'une société fondée uniquement sur le travail et la consommation (p. 198). L'auteur propose alors la mise en perspective politique de certains faits sociaux, expliquant par exemple combien les activités de loisirs peuvent constituer un nouveau ressort d'inégalité (p. 84), et appelle le syndicalisme à s'engager davantage sur les questions de l'aménagement pratique des temps (p. 161). Parfois les plaidoyers se font plus pratiques, comme lorsque P. Cingolani revendique une égalité genrée pour les aménagements consentis par les entreprises en faveur des temps familiaux (p. 150). Il est d'ailleurs important de noter que, à côté de la variable de l'âge, les deux variables les plus régulièrement convoquées dans l'analyse sont le genre et la classe sociale. Cet ouvrage remplit sans contester les prétentions de la collection dans laquelle il est publié, puisqu'il intéressera tant le grand public que la communauté scientifique — d'autant que son écriture, émaillée de références, est d'une lecture tout à fait agréable.

Caroline Datchary

*Laboratoire interdisciplinaire solidarités, sociétés, territoires (LISST), UMR 5193, université
Toulouse II - Le Mirail, maison de la recherche, 5, allées Antonio-Machado, 31058 Toulouse
cedex 9, France*

Adresse e-mail : caroline.datchary@univ-tlse2.fr

Disponible sur Internet le 13 janvier 2014